

Poésie irlandaise d'aujourd'hui |

Par Christine Pagnouille

Introduction

La poésie irlandaise aujourd'hui ? Comme toute poésie vivante : un foisonnement de voix, avec en prime, souvent, plus ou moins immédiat, l'écho des violences qui ont déchiré l'Ulster. En voici quelques-unes. D'abord des voix connues, trois seulement parmi une bonne douzaine qui devraient s'imposer, puis quatre poètes plus jeunes.

Christine Pagnouille est traductrice (surtout de poésie, depuis plus de vingt ans) et enseignante à l'Université de Liège, où elle donne des cours de traduction et de littérature anglaise. Ses recherches portent surtout sur les littératures postcoloniales, en particulier des Caraïbes. Toute activité est nécessairement politique, et chez elle, la dimension *citoyenne* est explicite.

Parmi ses traductions récemment publiées,

- Words Unbound, anthologie de poètes de Wallonie/ Nord-Pas de Calais, Kerry et Kent, trilingue anglais - irlandais - français (Arbre à paroles, printemps 2006)
- Presque toutes les traductions françaises du « projet EmLit » (projet européen qui tend à faire découvrir des littératures « minoritaires » dans l'Union européenne ; Brunell University Press, 2003, voir à cette adresse : http://people.brunel.ac.uk/~acsrm/entertext/issue_3_3.htm)
- La séquence posthume du poète David Jones Le livre de l'ânesse de Balaam (Clapas, 2003).
- Direction scientifique pour la publication d'ouvrages sur la traduction : Les gens du passage, Liège 1991 (L3, 1993, 145 p.) <http://www.ulg.ac.be/facphl/uer/d-german/L3/gens.html> et Cross-Words - Issues and Debates in Literary and Non-Literary Translating (en collaboration avec Ian Mason, Heriot-Watt University), L3, 1995, 179 p. <http://www.ulg.ac.be/facphl/uer/d-german/L3/cross.html>.
- Dernier article paru dans le domaine de la traduction : "Babels du 21^e siècle. Quelques notes sur la traduction fran-

Ouvriers du textile

*Les dents du Christ sont montées au ciel avec lui :
Passant par une carie dans l'une de ses molaires
Le vent siffle. L'homme est attaché à jamais
Par ses canines exposées à un ciel d'hiver.*

*Je suis aveuglé par l'éclat de ce sourire
Et par le souvenir des fausses dents de mon père
Plongées dans l'eau : elles formaient des bulles
Et hors de son corps, un ricanement de mort.*

*Quand ils ont massacré les dix ouvriers du textile
Il est tombé sur la route à côté d'eux des lunettes,
Des portefeuilles, de la monnaie et un dernier :
Du sang, des fragments de nourriture, le pain, le vin.*

*Avant de pouvoir enterrer à nouveau mon père
Il me faut nettoyer les lunettes, les lui replacer
Sur le nez, remettre les pièces dans ses poches
Et glisser dans sa bouche morte le dernier.*

Le poème suivant est tiré de son dernier recueil, et est à la fois commémoration et célébration du monde naturel dans ce qu'il a de plus humble : un végétal qui appartient à l'espèce des bryophytes, *petalophyllum ralfsii*.

Petalwort (for Michael Viney)

*You want your ashes to swirl along the strand
At Thallabaun — amongst dockwork, approachable,
Circumambulatory sanderings, crab shells,
Bladderwrack, phosphorescence at spring tide —
Around the burial mound's wind-and-wave-inspired
Vanishing act — through davel-holes in the wreck —
Into bottles but without a message, only
Self-effacement in sand, additional eddies.
There's no such thing as heronry so let it be*

Medbh McGuckian

Née en 1950 à Belfast, Medbh McGuckian a étudié à la Queen's University après avoir reçu l'éducation produite par les sœurs d'un couvent dominicain. Elle publie depuis 1980. *The Flitting* est un de ses tout premiers poèmes, puis qu'il a remporté un concours de poésie en 1979.



avec Ian Mason, Heriot-Watt University), L3, 1995, 179 p.
<http://www.ulg.ac.be/facphl/uer/d-german/L3/cross.html>.
 - Dernier article paru dans le domaine de la traduction :
 "Babels du 21^e siècle. Quelques notes sur la traduction française d'un poème de Leonard Schwartz", Palimpsestes Hors série 2006, 243-271.

Michael Longley

Né à Belfast en 1939, Michael Longley a obtenu un diplôme de « classique » (latin et grec) à Trinity College (Dublin). Il a combiné sa carrière de poète avec celle d'enseignant avant de devenir directeur artistique de l'Arts Council d'Irlande du Nord. Il est à la retraite depuis 1991.

Snow Water est le titre de son dernier recueil en date (Cape, 2004). Son épouse, Edna Longley, est surtout connue comme critique littéraire. Sa poésie fait parfois explicitement référence aux violences qui déchirent sa province. Souvent elle célèbre la nature, ce qui n'est pas une fuite du politique :
Mes poèmes sur la nature, c'est ce que j'écris de plus politique.

Décrire le monde avec minutie, c'est en consacrer la beauté et la dresser contre tout dogmatisme. (Traduit du site <http://www.resurgence.org/resurgence/issues/longley225.htm>).

Le poème *The Linen Workers* est la troisième couronne (wreath) tressée en hommage à des amis et connaissances victimes de la violence absurde qui opposait (on ose le passé) des commandos et milices si proches par leurs méthodes que l'on pouvait les confondre.

Ainsi, comme nous l'apprend la page <http://www.teachnet.ie/ckelly/glosswreaths.htm>, ces ouvriers du textile, c'étaient douze hommes entassés dans une camionnette, qui rentraient chez eux un jour de janvier 1976, après leur journée de travail. Onze étaient protestants et un catholique. Quand le véhicule est arrêté par des terroristes, ceux-ci demandent au catholique de sortir du groupe et de s'enfuir. Les autres pensent qu'il s'agit d'une malice protestante et qu'ils veulent l'abattre. Mais c'étaient des hommes de l'IRA et ils ont tiré sur les protestants. Un seul a survécu malgré dix-huit blessures par balle. Un monument est dressé à la mémoire des victimes à Bessbrook (comté d'Armagh).

Ces poèmes ont été publiés dans *The Echo Gate*, 1979.

*Around the burial mound's wind-erid-wave-inspired
 Vanishing act — through dove-holes in the wreck —
 Into bottles but without a message, only
 Self-effacement in sand, additional eddies.
 There's no such place as heaven, so let it be
 The Carricknashinnagh shoal or Cather
 Island where you honeymooned in a tent
 Amid the pilgrim-fishermen's stations,
 Your spillet disentangling and trailing off
 Into the night, a ghost on every hook — dab
 And flounder, thorny skate — at ebb tide you
 Kneeling on watery sand to haul them in.
 Let us choose for the wreath a flower so small
 Even you haven't spotted on the dune-slack
 Between Claggan and Lachabeely its rosette —
 Petalwort: snail snach, angel's nosegry.*

(*Snow Water*, 2004, <http://www.poems.com/twop2lon.htm>)

Marchantia

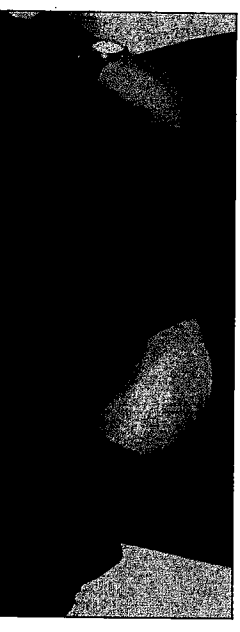
*Tu veux que tes cendres tournoient le long de la grève
 A Thalabaum — parmi les promenades bien réglées
 Des sanderlings familiers, les coquilles de crabes,
 Le varech, la phosphorescence des marées de printemps —*

*Autour de la disparition par le vent et les vagues
 Du monihcule funéraire — par des trous de broches
 de l'épave —
 Dans des bouteilles mais sans message, rien que
 L'effacement dans le sable, quelques spirales en plus.*

*Il n'y a pas de Paradis, alors que ton Ciel soit
 Les hauts fondés à Carricknashinnagh ou l'île
 De Caher où tu passas ta lune de miel sous tente
 Parmi les abris de pêcheurs pélerins,*

*Ta palangre se démaîta et dérivait dans la nuit
 Un fantôme à chaque hameçon — limande et flet,
 Raie épineuse — à marée basse à genoux
 Dans le sable humide tu les tirais à terre.*

*Choisissons pour ta couronne une fleur si petite
 Que même toi n'as pas repéré dans le creux de la dune
 Entre Claggan et Lachabeely sa rosette —
 Marchantia: régat d'escargot, petit bouquet des anges.*



Volige

*Vous n'imaginez pas ce que cette maison m'a coûté —
 En termes corporels, elle m'a toute retournée.
 Je me suis fait transporter d'une structure à l'autre
 Sur un siège de bras humains, j'aimais cette impression
 D'apesantir, cette fraternité de vêtements...
 Maintenant ma vie me frappe à la gorge, les bosses*

*Et les fissures des murs aussi éloquentes
 Que les aînés des fraises, les pépins de tomates.
 Je m'en protège en les couvrant de ces Hollandaises
 Qui font de la dentelle, ou penchent un visage en
 amande*

*Sur des doigts posés sur une mandoline, un pieux
 Confort songeur à hauteur de cette autre,
 au turban turquoise,
 Qui se détourne bouche ent'ouverte.*

*On dirait une échappée de jardin dans sa solidarité
 Inconsciente avec l'ombre, au parfum de girofle
 D'une orchidée qui me quinze ans à fleurir,
 Et tourne avec les aiguilles comme le chèvrefeuille.
 Qui sait l'importance*

*Qu'elle accorde aux heures?
 Son récit distille ses valeurs, comme le pourrait le maën
 Si je peignais la part de moi qui accueille la mort
 En robe cintrée dans un fauteuil Emmamanuelle,
 Pas de biographie plus fouasse que notre bavardage
 Sur un dépuçelage, un homicide, et
 Non moins poignant si la mort
 N'était rien d'autre qu'une attente.*

*Je reporte mon immortalité à mes enfants,
 Petits caillots de mer sur coussins
 De prosodie et de corbeilles d'argent,
 Dépourens de souvenirs élémentaires :
 Je suis bien enraciné ici comme l'horloge numérique
 Dont les chiffres sautillent comme des sous tapés
 Dans l'herbe d'un talus où jadis un train
 Traçait son sillon tel un empereur accomplissant un mythe
 Dans la chair cambriée de trèfle et de carotte sauvage.*

Son dernier recueil en date est *The Book of the Angel* (Wake Forest Univ. Press, 2004). Son écriture reste difficile, même si des pistes s'y sont tracées. Son éducation catholique suscite chez elle une grande sensualité. *The Book of the Angel* renvoie à toute une tradition de représentations médiévales.

Homage au jardin

Trois fenêtres sont à l'œuvre ici, espaces complexes contre le jour, contre la lumière. Le ciel a l'air d'avoir été ajouté à un monde enivré aperçu tel que nul n'en voyait.

De petits trous mal ajustés entre les feuilles superposées amènent à nous leur époque, comme nous leur amenons la nôtre. Rien que la main est étonnante, le crâne et la main de celui qui le possède et le tient, réunis sur une page depuis cinquante ans, avec le premier sourire. Un vase à cordes avec ses fleurs ramène les anges au sol, ce brun paisible et magnifique.

Ciaran Carson

Directeur du Centre Seamus Heaney à la Queen's University (Belfast), Ciaran Carson est un homme étonnant. L'air d'un professeur d'un autre âge en complet trois pièces et cravate, sérieux, voire austère, il se lève à la fin d'un repas et chante à capella une de ces interminables épopées irlandaises, en notes longues et très justes malgré la boisson, ou prend un pipeau et se met à jouer, seul ou avec un groupe d'amis. Élevé dans la langue irlandaise (et dans la foi catholique), il est devenu un grand poète de langue anglaise et un traducteur hors pair, pas seulement du gaélique, aussi du français (Rimbaud e. a.) et de l'italien (ni plus ni moins que la Divine Comédie).

Ce premier poème *Snow* est tiré du recueil *Belfast Confetti* (Bloodaxe, 1990).

Une balle de ping-pong. Je la pris entre les mains comme une boule de cristal, y voyant Non l'avenir, mais un salon dans l'ombre juste avant qu'on ne ferme les volets. Quelqu'un A dressé deux tréteaux. Serrements de main, signes de tête, chuchotements. On apporte des roses, et soudain, des confettis blancs frémissent contre la fenêtre.

Le second, Hippocrène se trouve sur son site à la Queen's University (<http://www.qub.ac.uk/heaneycentre/research/carsonpoemshippocrene.htm>)

Hippocrène

Tomato juice, black pepper, Worcester sauce - a dash -
 Tabasco, salt, the vodka measured to your taste.
 Ice-cubes, ditto. Then sip this freezing balderdash;
 Think about it. It is not to be consumed in haste.
 Immediately ensanguined, your lips tremble and burn,
 As if they'd got a massive intravenous shot
 Of haemoglobin, and you're drinking from a Grecian urn,
 The bar you understand you're in is called The Elfin Grot.

Karaoke singers mouth their lip-synch rhymes.
 Tape-loop music tinkles harp arpeggios of ice.
 The videos are showing scenes of ancient times:

Here is Moscow burning, horses led to slaughter,
 Wandering the snowy waste of martial sacrifices,
 Trails of blood emblazoned in the frozen water.

Hippocrène

Jus de tomates, poivre noir, sauce piquante - un soupçon
 Tabasco, sel, vodka mesurée à ton goût.
 Cubes de glace, idem.
 Allons déguste cette improvisation
 En y pensant. Cela ne s'avale pas d'un coup.

Déjà à tes lèvres qui tremblent et brûlent monte le sang.
 Comme si en dose massive on leur avait injecté
 De l'hémoglobine, à une urne grecque tu bois maintenant ;
 C'est dans la Grotte des Elfes que tu crois te trouver.

Strip-tease, a paru cette année chez le même éditeur, toujours en édition bilingue (traduction française d'Emmanuel Sandron).

Paihuano (Nuit étoilée) à Patricio Rodriguez

Il y a des siècles qui ne seront jamais sculptées.
 Ernesto Cardenal

Des hibiscus tardifs rougeoient comme des plaies
 de bâtonnette,
 les prairies vides de leur abondance rêvent de profusion,
 tandis que, dans le champ noyé, près du mur,
 les citrouilles
 prient avec force jusqu'au point du jour. Oubliés,
 tes invités,
 tu luttas avec les mois pour articuler six semaines
 de terreur,
 tu avais dix-sept ans. Survivre, quelle merveille !
 Paihuano, souris-tu, montrant le ciel étoilé
 à cheval sur les Andes.

Tu te débats dans une autre langue avec ta souffrance,
 septembre, des soldats, la piscine de la caserne.
 La nausée, la bouche douce et rouge d'un jeune lieutenant
 à l'haleine de soufre, douce comme un sol de prison,
 rouge comme mille feux. Ou des pensées d'hommes
 dérobées aux coins des rues, le tumulte des cafés,
 la censure qui mène aux stades municipaux.

L'aube : des moteurs gémissent, des hommes aboient,
 des camions s'éloignent avec leurs citrouilles
 vers des destinations clandestines. Celles qui restent
 pleurent leur impuissance, rêvent tout bas
 d'hélicoptères vrombissants, et du dard de l'amnésie,
 avant le plongeon dans la marmite écumante de la mer.
 Les citrouilles éventrées ne flottent pas, elles se noient
 sans veillée mortuaire dans la douleur
 d'une mémoire à vif.

Dehors, des hibiscus tardifs rougeoient
 comme des flammes d'autel, des sansonnets volètent
 tels des psaumes dans les chœurs du soir
 où des chiens sauvages hurlent des nécrologies.
 Derrière les cordes à linge, les enfants jouent aux soldats,
 leurs voix fluettes tintent comme des clés de prison.

Neige

Un point blanc passe et repasse devant la baie vitrée :
non pas
Une balle de tennis de table, mais de 'ping-pong',
puisque ceci se passe en un autre temps,
Les allonges déployées de la table à manger –
placage acajou égratigné –
Suggèrent beaucoup de parties comme celle-là, le temps
qui passe – diminué de parties comme celle-là, le temps
Quand il file vers un coin et rebondit jusqu'à l'arrêt
irréversible.
Je le ramasse bien des jours plus tard, essai de définir
cette pâleur : ni ivresse
Ni lait. La craie, c'est mieux, et un reflet de perle,
translucide,
Caché derrière l'opacité. J'ai brisé tant de fois la coquille
Et l'ai toujours trouvée vide, le noyau était une bulle
muette.
Même si c'était du vide, des fragments m'en reviennent
à l'improviste,
Jouant dans la pénombre archaïque tant que
le clignement blanc était visible.
Tout comme l'autre jour, j'ai senti la face grêlée
d'une raquette de ping-pong
Quand l'employée de banque comptait mon argent
de son dé en caoutchouc et que je savais
Que le noir saignait en rouge. Son visage était
de neige et de roses derrière
La vitre pare-balles : je ne pouvais la toucher si j'avais
voulu. J'ai chiffonné la quittance –
A quoi bon garder ce qu'on n'a pas – et j'ai flâné
jusqu'aux ventes Ross.
Il y avait ce divan de cuir usé des années trente sur
lequel je voulais enchevêtrer.
Gestes, prix : silencieusement collatéraux dans le local
murmurant.
Je ne dirai pas combien je l'ai payé c'est toujours trop
quand on n'a rien.
Mais dans les reconns sombres sous les coussins
je me retrouvais à genoux
Tandis que se traînaient les dazains du Rossaire,
les alluvions des ans remontrés au jour
Grain par grain ; et avec eux toute la mercerie
de la perte – boutons de manchettes,
Stylos-billes cassés, chatons, vieux pennies, épingles,
aiguilles et, oui,

De l'hémoglobine, à une urne grecque tu bois maintenant ;
C'est dans la Grotte des Elfes que tu crois te trouver.

Des chanteurs karaoké rennuent leurs lèvres synchroniques.
La musique en boucle cliquette à la harpe un arpège
glacial.

Les vidéos déroulent des scènes de temps antiques :

Voici Moscou en flammes, des chevaux menés à la curée,
Parcourant le désert enneigé du sacrifice martial,
Traînés de sang en évidence dans l'eau gelée.

Patricia Nolan

Irlandaise, Patricia Nolan réside à Paris, après avoir vécu longtemps en Afrique du Sud. Elle a travaillé pour *Newsweek* et enseigne aujourd'hui à l'université de Paris II. Elle écrit aussi pour la radio irlandaise et anime des ateliers de poésie dans des écoles françaises, près de la frontière belge. Elle participe régulièrement à des festivals de poésie en France, en Belgique et dans le monde, notamment au Chili, où elle est à nouveau invitée cette année. Outre les publications en revue, un premier recueil de ses poèmes a paru en version bilingue au Castor Astral, dans la collection « Escales du Nord », sous le titre *Travelling* (traduction française de Cécile Wajsbrot). Son deuxième recueil bilingue,



Derrière les cordes à linge, les enfants jouent aux soldats,
leurs voix fluettes tintent comme des clés de prison.
Quels mots, pour excuser la trahison à dix-sept ans ?
Paihuano, souris-tu, montrant le ciel étoilé
à cheval sur les Andes.

La fosse aux ourses

à mon amie d'école Pat O'Neill
Il est très plaisant de voir... l'ourse se libérer de ses liens.
Combats d'ours et de chiens, 1575

Un bouquet d'os dans une chatpelle adossée à une grotte :
tout ce qui reste de la dernière ourse trouvée en Irlande
par un fermier poursuivant ses moutons sur une colline.
Été surréaliste dans le Nord Mayo.
Au mur du Hilda's Bar, la mort aux mâchoires,
une tête d'ours polaire, don d'un neveu chirurgien
de Montréal,
nous toise d'un œil furieux en train de loper notre
Guinness.

Le long des couloirs marins, les souvenirs
fleuraissent dans les aubépines : voyages scolaires
à Ennisconone, pique-niques près de Pontoon.

À Lachen Church, nous les ourses
remontons l'allée centrale à pas de lame.

Les ours marchent sur la plante des pieds,
pesant sur leurs talons comme des mariées enceintes.

Nous allumons des cierges. Dans la flamme du temps,
nous distinguons mieux les pièges à miel
dissimulés derrière des vœux d'union échangés à la va-vite.

Les ourses comme des épouses ardentes
s'approvoient aisément : apprendre des tours domestiques,
laver les chemises, élever les oursons.

Mais quand nous retournons à l'école, maîtrisons,
quelques-uns deviennent dangereux. Certaines ourses,
pendant des années, endurent les coups jusqu'au divorce,
brûlures affectives, rêves avortés, beaucoup en meurent.
D'autres se révoltent, les griffes des ourses
n'étant pas rétractiles, parfois nous tuons.

De l'église nuptiale à un trou souffleur, dans un
champ du Mayo :

ni fleurs ni totem à la mémoire de Mairéad,
de ses trois oursons ou de leur fuite désespérée
de la fosse familiale à la falaise nord-atlantique.
Nous prions dans les cris étranglés des mouettes,
le fruit d'ombres rugissantes, les claques du ressac.
Les combats d'ours furent prohibés en 1835.

Caitriona O'Reilly

Caitriona O'Reilly est née en 1973 et a grandi dans le comté de Wicklow (côte est de l'Irlande, une région particulièrement belle et méconnue). Elle a publié son premier recueil en 2001, chez Bloodaxe, *The Nowhere Birds*. Les deux poèmes suivants en sont tirés.

Le port en janvier

*Peut-être ce paysage ne s'est-il jamais renfrogné,
n'a-t-il jamais gâché son bleu visage d'aube.
Là-haut, comme l'arc d'un sourcil,
une corneille trace des cercles brisés.
Des oiseaux dans la haine confèrent à voix frémissantes.
Il fait un vaste plan pour déplacer
paveils rouleaux d'une lourdeur de mercure -
l'eau relâchant ses plis de tissu.
Elle nous voit nous pencher de la poupe ou du quai
et nous donne des corps frissonnants, des mains
et des visages en écharde. Nous n'y sommes pas nous.
Comme un désert vierge et séducteur,
la mer est de texture mobile. Tout bateau lègue
un sourire qui s'élargit et se complexifie
et s'ouvre pour absorber la baie et moi -
nom de la mer, nom en elle, juste spectatrice
de comment le ressac pourpre se révèle,
monté en surface, en platine fluide.*

Dimanche

*La Liffey se contorsionne, enserrée dans la pierre,
indifférente. Elle a depuis longtemps abjuré la protestation,
ne sauvagardant des images de rien sinon
des pluies et des caprices d'un ciel de ville.
Peut-être à la baie gagne-t-elle un ciel
plus vaste, mais à ses propres dépens.
Nous marchons parmi les monceaux d'un monde
Arrêté entre-temps. L'entendons passer.
Le bruit du métal détrempé dans la cour
du démolisseur sur le quai a cessé,
juste une seule auto. Irréprochable le nom sur son toit.*

James Harpur

James Harpur est un poète dont l'enracinement dans la terre mythique de l'Irlande est peut-être d'autant plus farouche que ses origines sont anglo-irlandaises.

*La pluie du Roscommon
Quand la pluie cessait la pluie commençait
Et cliquetait des grains de lumière fluide sur les vitres
Diminuait et se glissait dans les fantômes de moutons
Et s'insinuait dans la chaleur de vaches prostrées.
Puis mitraillait les marais en tourbe sirupeuse
Rendait leur éclat aux chemins caillouteux
Sous les gris fondus de nuage en nuage
Perçait les flaques d'eau de mille piqûres
Bousculait de l'argent à travers les haies
Et sur les tibiais nus d'arbres décharnés ;
Balayait, radoucit, comme une nuée de sauterelles
La crête, puis changeait de forme dans un coup de vent
Emportée plus tenue que la fumée d'une cheminée
Comme un élanement fugitif de quelque grande perte
Loin d'où venaient de nouvelles pluies
De quelque ailleurs au bord du monde
Effaçant peu à peu l'erreur
Que le monde jamais n'ait pas été pluie
Que la pluie cesserait avant la fin des temps.*

**Traductions et présentations : Annette Gérard,
Christine Pagnolle et Emmanuelle Sandron.**
(pour Patricia Nolan).

Prix Maurice Carême 2007

La Fondation Carême vient de proclamer les deux lauréats du Prix Maurice Carême 2007.

Le Prix de poésie est attribué à Daniel DE BRUYCKER pour l'anthologie *Couper ici*, parue aux Editions du Taillieu-P.-A.

A Charleroi : l'Apéritif des poètes

Ce 19 novembre 2006, Chavée est revenu. Christine Bechet (Maître assistant à la H.E.P.M.B.) nous a présenté ce centenaire. Silence donc. Nous l'avons écouté pendant environ 90 minutes. Lui, dans sa jeunesse, avocat mais membre du P.C. Lui, dans la fulgurance de son langage et dans ses angoisses qui nous rattachent tellement à sa poésie aujourd'hui. Il est venu et reparti en nous laissant un peu de nostalgie.

Cette nostalgie que nous avons retrouvée avec Baudelaire par une voix venue de Paris, tellement juste, mesurée et pourtant vibrante qui a charmé la soixantaine de personnes présentes. C'est en effet André Guyaux, professeur de littérature française du XIX^e siècle à la Sorbonne. Envirez-vous a dit le poète dans son poème sans doute le plus optimiste. Après l'écrivain-voyageur de janvier, Alain Danthine, quel régal d'écouter en février, Jean-Luc Fauconnier évoquer les conteurs wallons carolo, ceux qui abandonnant les thèmes du travail, de l'amour, de l'enfant ont opté pour le fantastique et ont dégusté ces *Bwagnès contes* tellement applaudis par la nombreuse assistance.

En mars de fut le retour à l'anthologie de Liliane Wouters et Yves Namur *Le Siècle des femmes*. Evocation de poétesses vivantes qui n'ont jamais été présentées lors d'un Apéritif des poètes. Nous avons eu le plaisir d'en rencontrer deux.

Et puis en avril nous n'avons pas boudé notre plaisir d'accueillir Pascal Leclercq jeune poète licencié en philosophie, ex critique et reporter au *Carnet et les instantanés* présenté par Jack Keguenne avec un brio qui n'exclut pas la simplicité, l'humour et la complicité.

Il me restera à vous entretenir de nos deux derniers invités de la saison : l'évocation des frères Picqueray par Pierre Puttemans et Geneviève Bayloye présentée par Roland Ladrière.

Avec les comédiens : Madeleine Fabrice - Florine

ne sauvegardant des images de rien sinon
des pluies et des caprices d'un ciel de ville.

Peut-être à la baie gagne-t-elle un ciel
plus vaste, mais à ses propres dépens.

Nous marchons parmi les morceaux d'un monde
Arrêté entre-temps, l'entendons passer.

Le bruit du métal décliné dans la cour
du démolisseur sur le quai a cessé,

juste une seule auto, berrée par le vent, nez en bas,
qui gémit lentement. Les roues tournent encore.

Comme si nous avions trébuché sur une catastrophe
sans indice d'où les géants de fer s'en sont allés

qui vivaient ici jadis. Ils ont laissé
une architecture angulaire, au visage vide,

aux fenêtres cassées ou aveugles
qui refusent de refléter. Notre contact semble

ici transgression, et nos mains enlacées se relâchent
en approchant ce îleu tropu dressé menaçant vers le ciel:

une grue abandonnée, balançant son grappin
tel un pendule immobilisé au dessus de nos têtes.

A la Tribune poétique

Les Égéries

Lou, Elsa, Cécile, Moussia, à cette soirée de « La Tribune »,
pour associer Apollinaire, Aragon, Éluard et Haulot, quatre
parmi les chanteurs les plus connus de la poésie française du
XX^e siècle.

Philippe Jones les évoqua en quelques traits précis et cha-
leureux avant de donner la parole aux interprètes. L'amour,
ferment essentiel de la poésie, particulièrement mis en valeur
par Manuela Sanchez. De l'éclat de la passion à la sourdine
du presque dit, donnant à la profondeur du texte toutes ses
variantes, la récitante emporta l'adhésion de l'assistance. La
sobriété de la lecture de Roman Barbieux fut tout à son hon-
neur mais on aurait aimé – ceci est subjectif peut-être – un
rythme moins accéléré pour certains passages.

L'environnement musical créé par le duo Istvan –
virtuosité et complicité du violon et de la guitare – paracheva
cet hommage à l'Amour.

Au programme encore de cette soirée, un plaidoyer en faveur
de la présence de la poésie dans la cité. Plaidoyer d'une rare
rigueur et d'une hauteur de vue originale et percutante. Son
auteur, Daniel Simon, poète, nouvelliste, essayiste, auteur
dramatique et metteur en scène.

Citant entre autres Hölderlin – la poésie est l'hôpital des âmes
blessées l'orateur dit l'indispensable présence du poème dans

Prix Maurice Carême 2007

La Fondation Carême vient de proclamer les deux
lauréats du Prix Maurice Carême 2007.

Le Prix de poésie est attribué à Daniel DE BRUYCKER
pour l'anthologie *Couper ici*, parue aux Editions
du Taillandier-Pré.

Le Prix d'Études Littéraires est attribué, lui à Madame
Dominika Strozynska pour son essai *Les rapports texte-
musique dans la poésie de Maurice Carême*.

Prix international de littérature francophone « Benjamin Fondane »

Ce prix a été créé en 2006 par l'Institut Culturel
Roumain à Paris en collaboration avec Le Printemps des
Poètes et la Société d'études B.Fondane, en mémoire
de Benjamin Fondane (1898-1944), grand poète, essayiste
et philosophe d'origine roumaine, mort tragiquement
à Auschwitz, dont l'œuvre principale, marquée par la
pensée existentielle, a été écrite en français.

Le prix est accordé annuellement à un écrivain d'une
origine autre que française, mais qui écrit en français.
Il est décerné pour un ou plusieurs livres (poésie et/ou
essai) publiés en français, parus durant les cinq dernières
années, quel que soit leur lieu d'édition.

Le jury est composé par les poètes Jacques Darras, André
Velter, Jean-Pierre Siméon, Eric Freedman et Magda
Carneci.

En 2007, ce prix est accordé à Abdelwahab Meddeb, poète
et essayiste d'origine tunisienne, pour ses récents essais
(*La maladie de l'islam, 2002; Contre-trêves, 2006*) marqués
par une critique radicale qui dénonce les dérives isla-
mistes tout en dégageant de l'islam les potentialités qui
le prédisposent à réinventer les valeurs de la modernité

et les instants présenté par Jack Keguenne avec un
brio qui n'exclut pas la simplicité, l'humour et la
complexité.

Il me restera à vous entretenir de nos deux der-
niers invités de la saison: l'évocation des frères
Picqueras par Pierre Puttemans et Geneviève
Bauloye présentée par Roland Ladrrière.

Avec les comédiens: Madeleine Fabrice – Florine
Eislande – Jacques Drouot et Boris Stoikoff.

C'est une réalisation CENFORSOC a.s.b.l.

Renée Lemaître

Prix de poésie ville de Morestel

La ville de Morestel organise son dixième Concours natio-
nal de Poésie, sur le thème « *Demain* ».

La participation est gratuite.

Renseignements:

Hôtel de Ville de Morestel, BP 6 F- 38510 Morestel.

Date limite: 26 juin 2007.



SABAM

LA PROMOTION
ARTISTIQUE BELGE
DE LA SABAM
SOUTIENT LA CULTURE

Rue d'Arlon 75-77 Aarlenstraat
BRUXELLES 1040 BRUSSEL
Tél. 02/286.82.11 – Fax 02/230.05.89